

Quand l'injustice fut trop flagrante, je déchirai ma carte d'identité en minuscules morceaux que je laissai volontairement traîner sur la grosse salamandre chargée en ces temps difficiles de réchauffer le salon familial lorsque venait à manquer le bois de cheminée. Il fallait que mon ressentiment et ma résolution de me faire disparaître fussent dûment constatés. Quelques heures plus tard, devant la glace de mon cabinet de toilette, pour compléter la mise en scène, je me hachais rageusement les cheveux.

Le soir, à table, après que j'eus constaté avec satisfaction qu'il ne restait plus trace de ma mise en scène du matin, Daddy leva les yeux sur ma nouvelle coiffure et dit d'un ton sévère et sans répliques : « *Tu es fou !* » Une telle affirmation venant d'un homme glacé mais si savant me fit l'effet d'un diagnostic. Et c'était vrai. Je me sentais comme fou. Fou d'écœurement, d'abandon, d'amertume.

Nous avions à cette époque un professeur de lettres célèbre pour avoir publié un nombre pléthorique de manuels scolaires, d'aide-mémoire, et de traductions du latin et du grec. C'était un homme sans âge qui était précédé d'une réputation de grand pédagogue. Chaque matin, je ne voyais de ce maître éminent que les poudres sur son visage fané, les couleurs pastel de ses vestes de tweed, ses pantalons trop courts qui mettaient en valeur des bottines magnifiquement cirées, rehaussées de guêtres d'un beige immaculé, et la décoration incandescente qu'il arborait à toutes ses boutonnières. Le personnage, de petite taille, ne se préoccupait que des garçons au visage de fillette, ses *chouchous* comme il les appelait lui-même sans aucune gêne, auxquels il accordait l'exclusif privilège de se charger des besognes enviables : l'essuyage du tableau noir, le rangement des

craies, l'ouverture et la fermeture des fenêtres, la conduite des élèves punis jusqu'à la permanence et enfin de cette tâche prestigieuse entre toutes, l'ajustement sur un portemanteau molletonné suivi de l'accrochage à la patère jouxtant la porte qui donnait sur la cour du lycée, de la redingote du tyran, sa fameuse pelisse à col de soie noire dont les poches regorgeaient de diverses sucreries et, m'avait-on assuré, sans que je sache de quoi il s'agissait, de *capotes anglaises*.

La classe était coupée en trois. D'un côté les deux frères jumeaux, rougissants et poupins, qui faisaient des prodiges en latin et en grec, et formaient à eux seuls une entité originale et intouchable. De l'autre, les *chouchous* que les extrêmes privilèges dont ils jouissaient rendaient crispants, hautains, inabordables. Pour le reste, une masse anonyme et muette, une vingtaine de laissés-pour-compte de laquelle il ne me reste plus le moindre souvenir sinon celui d'un fond de classe jamais sollicité, réduit exclusivement au rôle d'observateurs jaloux de la poignée d'élus qui allaient et venaient sur l'estrade, recevant maints sourires, maintes caresses et maints encouragements de ce maître terrible qui, nous l'apprîmes bientôt, dispensait le jeudi à tous ses *petits anges* des cours particuliers. Blessé, je gardais à la maison le plus strict silence sur de telles rebuffades, tandis que tout à fait découragé de me livrer à quelque effort que ce fut dont je ne pouvais ignorer qu'il serait toujours insuffisant pour me faire admettre dans un aréopage duquel je n'avais par ailleurs qu'une intuition confuse des voies d'accès, toute sanction familiale relative à la médiocrité de mon travail en lettres ne pouvait m'être qu'intolérable, enchérissant et surenchérisant sur mes tourments, sur cette

indifférence méprisante dont un éducateur irresponsable témoignait à l'égard d'une partie de sa classe, réduisant la plupart d'entre nous à n'être que des ombres et rapidement des cancre.

Je n'ai pas souvenir que mon nom fut une seule fois prononcé pendant l'année scolaire, sinon le jour du résultat des compositions pour me sentir le misérable objet d'une ironie inutile et méchante alors que mes copies restaient encore parmi les moins mal notées. Tout ceci à un âge où les incertitudes, les sujétions et les troubles soudains l'emportent d'ordinaire sur la constance et la confiance en soi.

La seule manière que j'eus de réagir face à ces agressions quotidiennes fut de renoncer à tout travail en français, en latin et en grec, espérant peut-être de la sorte me faire remarquer. Peine perdue. Je n'avais pas suffisamment pensé que mes faiblesses scolaires devenues manifestes allaient d'évidence entraîner cette sévère réprimande de mes parents à l'origine de mon premier désir de mettre un terme à une identité que l'on semblait désirer humilier, de ce premier attachement à témoigner d'une tentative d'assassinat qui s'exerçait sur moi à l'insu de mes proches. À moins qu'inconsciemment je n'aie voulu provoquer ce brutal « *tu es fou* » qui d'une certaine façon me délivrait de l'impossible lutte qui m'était imposée, me déliait et conférait quelque juste motif à mes renoncements. La suite alla de soi. Je fus victime d'une violente infection oculaire qui me permit de porter pendant de longues semaines d'épaisses lunettes noires derrière la nuit desquelles, et grâce à la complicité de quelques âmes bienveillantes, je pus étoffer la connaissance que j'avais de mon être d'enfant et me réconcilier avec moi-même.

Ne sommes-nous de la sorte conformes à tous ces froissements, décrits par toutes ces meurtrissures, par ces milliers de petites ou de grandes commotions dont les effets finissent par prendre l'ascendant sur nos inclinations foncières et nos harmonies d'origine. Il est donc naïf de se laisser surprendre par nos fragilités, par nos effondrements soudains qui, en même temps qu'ils témoignent d'un cri et d'un appel, évoquent l'agonie de quelque chose qui fut vivant en nous et dont à coup sûr — sans qu'on n'en sache rien — les matériaux décomposés favoriseront d'autres poussées. Et ce qui interroge le plus en fin de compte est cette complexité des enchevêtrements, des incidences et des échos, la structure insondable de l'action des lumières et des ombres sur la substance charnelle et spirituelle des émotions, l'inextricable relation qui fonde et sape la matière vivante, cette part indéchiffrable des intentions et des hasards qui façonnent les destins. Et mieux encore que ce silence inscrit dans la mobilité stationnaire des choses, cette nécessité, cette exigence paradoxale et bouleversante d'une prétendue intelligence. À moins que l'interpellation d'un tel songe soit conforme en nous à une unique et unanime volonté de pouvoir et de domination, bien légitime quant à elle, tant nous sommes menacés, démunis, soumis à des jeux aux règles insondables, si seuls à circuler dans les dédales d'une histoire somme toute aussi étrange qu'étrangère que l'on appelle *la vie*. Ce penchant cependant qui veut nous faire imaginer que d'une précarité puisse naître une vigueur, que de l'instable, du versatile et du mouvant puissent surgir quelques ancrés et des terres sédentaires, que de l'inconnu et de l'inconnaissable puisse s'établir un savoir absolu, ce penchant-là semble également barbare.